

FAVELAS DU BRÉSIL : ENTRE CONTAMINATION ET RÉDEMPTION



GABRIELLE PANNETIER LEBŒUF, gabrielle.pannetier.leboeuf@gmail.com
Programme de maîtrise en études hispaniques

Voir la ville comme un corps humain : métaphore pertinente ou rhétorique politique discriminatoire ? L'étude géographique et cartographique qui est effectuée à Rio de Janeiro de la croissance et de l'expansion continue des favelas, ces bidonvilles brésiliens, ressemble en de nombreux points à l'examen médical de la propagation d'une tumeur dans un corps humain. Ainsi, de la même façon qu'une radiographie permet de représenter visuellement une tumeur en expansion chez un patient, une carte urbaine permet d'analyser l'évolution et la distribution spatiale des favelas et leur présence dans certains quartiers. Que la favela ait souvent été perçue et présentée au fil des décennies dans le discours urbanistique de régulation de l'espace comme la tumeur du corps social et urbain de la ville de Rio ne surprend donc guère. Or ce discours, selon lequel cette « favela-cancer » se propagerait telle une dangereuse maladie à contrôler à tout prix, est lourd de conséquences pour les populations qui l'habitent. Regard sur l'évolution d'un discours immunitaire sur la favela à Rio de Janeiro.

DEPUIS L'APPARITION DE LA PREMIÈRE FAVELA À RIO DE JANEIRO DANS LES ANNÉES 1880, LES AUTORITÉS ONT REVU BON NOMBRE DE FOIS LES POLITIQUES MUNICIPALES ET ÉTATIQUES DE GESTION DES FAVELAS, BALANÇANT CONSTAMMENT ENTRE L'AIDE AUX PLUS DÉMUNIS ET LA RÉPRESSION.

En raison du pouvoir de persuasion des discours étatiques majoritairement discriminatoires portant sur la favela, celle-ci a longtemps correspondu dans l'imaginaire brésilien à une tumeur, ou encore à un kyste, à une verrue ou à une infection qui se propage et mine la santé de la ville¹. « Une plaie syphilitique sur le beau corps de Rio de Janeiro² » (notre traduction), voilà une représentation des favelas que critique féroce l'urbaniste Janice E. Perlman. Un danger certain accompagne en effet un tel discours étatique : au fil des décennies, la comparaison de la favela à une maladie chronique ou encore infectieuse a justifié l'empressement des autorités brésiliennes à prendre des mesures pour éradiquer, ou à tout le moins pour limiter, le dénommé « problème social » des favelas.

Une « lèpre de l'esthétique » à éradiquer

Depuis l'apparition de la première favela à Rio de Janeiro dans les années 1880³, les autorités ont revu bon nombre de fois les politiques municipales et étatiques de gestion des favelas, balançant constamment entre l'aide aux plus démunis et la répression. Les plans d'éradication des favelas et ceux d'urbanisation et de modernisation se sont succédé les uns aux autres. Les politiques concernant la favela menèrent même à une longue période que le géographe brésilien André Reyes Novaes nomme *silence cartographique*⁴ : dans la première moitié du 20^e siècle, sur les cartes de la ville de Rio, les favelas étaient réduites à des espaces vides à cacher et à passer sous silence.

L'emploi de métaphores corporelles de la favela comme un cancer qui gruge la ville et la justification biomédicale des interventions policières dans les favelas de Rio depuis les années 1920 ont longtemps inspiré le modèle épidémiologique présent dans le discours des artistes, des ingénieurs civils et des élus de Rio de Janeiro sur les favelas. Déjà, en 1927, l'urbaniste et architecte français

Alfred Agache, chargé de présenter à Rio une série de conférences sur la ville, donnait le ton en prononçant l'un des premiers discours sur la nécessaire éradication de la favela :

Il est urgent qu'on règle un destin immédiat, qu'on lève une barrière prophylactique contre l'infestation démesurée des belles montagnes de Rio de Janeiro par le fléau des favellas [*sic*] – lèpre de l'esthétique, qui [...] s'est propagée partout, en salissant et amenant de la misère aux quartiers plus jeunes⁵.

Par la suite, les opérations policières ont été successivement assimilées dans les discours officiels à des opérations chirurgicales, de purification ou d'assainissement, d'où l'emploi de l'expression « hygiénisation des favelas⁶ » pour se référer de la part de la police.

Les métaphores assimilant la favela à une maladie ou à une infection témoignent du fait que la favela est gérée selon une perspective de **biopouvoir**^{*}, et partent de la prémisse que l'analogie est possible entre une ville et un corps humain ou, plus encore, de celle voulant que la ville est un organisme qui mime la structure du vital, qui est à protéger à tout prix contre les maladies.

De fait, dans la rétrospective historique qu'il dresse des discours politiques occidentaux des derniers siècles, le philosophe italien Roberto Esposito note que « la métaphore la plus influente que la politique ait employée pour représenter la vie d'une société fut celle du corps⁸ » (notre traduction).

* BIPOUVOIR

Une des formes de pouvoir définies par le sociologue et philosophe Michel Foucault⁷ pour désigner les procédures de régulation s'appliquant aux populations. Ce pouvoir s'applique aux processus biologiques d'une population (natalité et mortalité, niveau de santé, espérance de vie, etc.) et se base sur un modèle anatomique pour gérer la société.



La sociologue Licia Valladeres rappelle qu'étymologiquement, ce mot, qui vient du nord-est du Brésil, renvoie en portugais à une mauvaise herbe urticante et indésirable, le *Jatropha phyllacantha*, extrêmement difficile à éradiquer.

L'analyse immunologique de la situation urbaine de Rio n'est d'ailleurs pas sans faire écho à un autre discours historique funestement célèbre : le dangereux discours nazi sur la maladie infectieuse que représentaient médicalement et sociologiquement les juifs, qui menaçaient la santé ainsi que la « pureté » de la nation allemande par leur statut de « bactéries », de « parasites », de « virus » et de « microbes⁹ ». L'eugénisme nazi a en effet employé la « biologisation » de la politique, c'est-à-dire l'adoption d'un discours biopolitique

médico-hygiéniste, pour légitimer les camps de la mort et la solution finale, en faisant de l'extermination des juifs, perçus comme source de contagion, une nécessité pour l'hygiène et la survie de la nation malade plutôt qu'une question idéologique.

Une étymologie déjà « contaminée »

Fait curieux, le terme *favela* contient en lui-même un indice de la charge épidémiologique qui est associée à cet espace urbain. La sociologue Licia Valladeres rappelle qu'étymologiquement, ce mot, qui vient du nord-est du Brésil, renvoie en portugais à une mauvaise herbe urticante et indésirable, le *Jatropha phyllacantha*, extrêmement difficile à éradiquer¹⁰.

La « favela », aussi connue sous les noms de « faveleiro », « faveleira » ou « mandioca-brava¹¹ », est une herbe qui se multiplie continuellement, qui réapparaît sans cesse malgré les efforts pour l'anéantir pour de bon et qui produit des brûlures dévastatrices sur la peau de ceux qui s'en approchent. Par conséquent, le choix même du terme *favela* pour parler de ces lieux de vie brésiliens aux habitations populaires grossièrement bâties repose dès le départ sur une certaine dépréciation de ces espaces, en raison de son étymologie déjà « contaminée ». De tels préjugés induits par l'étymologie sont également renforcés par le fait que la favela est forcément

LE PHÉNOMÈNE NAISSANT DU « TOURISME DE LA PAUVRETÉ » DANS LES FAVELAS DE RIO S'INSCRIT DANS CE CONTEXTE, PHÉNOMÈNE QUI POURRAIT ÉGALEMENT DONNER UNE RAISON ÉCONOMIQUE AUX DIRIGEANTS MUNICIPAUX, ÉTATIQUES ET FÉDÉRAUX DE NE PLUS SOUHAITER LEUR DISPARITION, VOIRE DE PRÉCONISER LEUR ACCEPTATION ET ÉVENTUELLEMENT LEUR VALORISATION PATRIMONIALE.

construite sans normes urbanistiques précises et, qui plus est, à l'aide de matériaux généralement trouvés ici et là qui ne favorisent pas la conception d'édifices fonctionnels.

Une contagion sanitaire, mais également morale

Ce caractère désorganisé de la favela s'est souvent traduit dans le discours étatique brésilien par la représentation de cette entité spatiale comme source de chaos et de problèmes d'ordre sanitaire, mais également d'ordre moral. Cette réalité propre aux bidonvilles de partout à travers le monde a par ailleurs amené l'architecte états-unien Richard Meier à écrire en 1975 que « [les] groupes d'individus vivant dans les bidonvilles versent dans ce que l'on appelle la *pathologie sociale* : le vice, la délinquance, la prostitution, le proxénétisme, etc.¹² ». Or, avec cette affirmation, l'architecte reproduit la marginalisation discursive des pauvres des bidonvilles et construit lui aussi une représentation, non exempte de préjugés, tant de la moralité que de la salubrité de ces espaces urbains comme étant, littéralement, pathologiques. Le fait d'associer dans le même concept la pathologie à la socialité est d'ailleurs un indice significatif de la transposition du discours bio-immunitaire à la conception urbaine de la ville comme « corps » social sujet à la contagion.

La peur du cancer urbain et de l'insalubrité générale que représente la favela dans l'imaginaire des élus brésiliens a non seulement servi à justifier les interventions policières visant son éradication, mais elle a également joué un rôle prépondérant dans les mesures d'exclusion à caractère socioéconomique se retrouvant à Rio telles que la séparation entre les quartiers riches et les quartiers plus défavorisés.

Selon Esposito, depuis l'apparition du sida, l'exigence immunitaire s'est accrue de façon démesurée, au point où le paradigme de l'immunisation serait devenu l'une des préoccupations fondamentales des autorités et des populations occidentales¹³. L'émoi international qu'ont causé dans la dernière décennie les virus Zika et Ebola, le virus du Nil occidental ou celui de la grippe H1N1 suffit pour constater la panique immunitaire actuelle des classes dirigeantes. Celles-ci s'octroient alors les missions de protéger leurs territoires contre ces virus et d'éliminer toute source de contamination potentielle. Or, à l'ère actuelle où la circulation des biens, de l'argent et des personnes est plus libre que jamais et où les frontières sont perméables à ces flux, toute volonté d'immunisation sécuritaire et de « mise en quarantaine » des favelas pour empêcher la contagion sanitaire et morale du reste de la ville et toute séparation spatiale hermétique entre les beaux quartiers et les favelas semblent une utopie impossible à réaliser.

Le tourisme de la pauvreté dans les favelas

Toutefois, malgré la persistance des craintes en matière sanitaire et morale, la valorisation depuis les années 1980 de ces lieux de vie par un nombre grandissant d'urbanistes qui les présentent comme une solution originale d'habitation populaire semble avoir poussé les gouvernements municipaux et étatiques brésiliens à abandonner l'idée d'éradiquer les favelas et de déplacer leurs populations¹⁴. La tendance est plutôt désormais à la légalisation et à l'urbanisation de ces espaces visant leur transformation en quartiers officiels.

De plus, depuis la sortie en 2002 du film brésilien *Cidade de Deus* [*La cité de Dieu*], de Fernando Meirelles et Kátia Lund, l'intérêt international tant culturel que commercial pour les favelas

PAR CONSÉQUENT, APRÈS AVOIR ÉTÉ STIGMATISÉE PENDANT PRÈS D'UN SIÈCLE, LA FAVELA POURRAIT BIEN SE VOIR OCTROYER IRONIQUEMENT D'ICI QUELQUES ANNÉES UNE PLACE DE CHOIX DANS LES CIRCUITS TOURISTIQUES ET SUR LES CARTES POSTALES DE RIO, AU MÊME TITRE QUE LE « PAIN DE SUCRE » ET LE « CHRIST RÉDEMPTEUR ».

a grimpé en flèche. En témoigne notamment leur présence dans plusieurs œuvres cinématographiques ultérieures comme *City of Men* (2007), *Favela Rising* (2005) et *Tropa de Elite* [*Troupe d'élite*] (2007), et même dans des vidéoclips comme *Beautiful* (2003), de Snoop Dogg. La favela a gagné en renommée internationale au point où l'expression « favela chic » a fait son entrée dans l'univers de la mode et de la musique¹⁵.

Le phénomène naissant du « tourisme de la pauvreté¹⁶ » dans les favelas de Rio s'inscrit dans ce contexte, phénomène qui pourrait également donner une raison économique aux dirigeants municipaux, étatiques et fédéraux de ne plus souhaiter leur disparition, voire de préconiser leur acceptation et éventuellement leur valorisation patrimoniale¹⁷. Alors que Karl Marx écrivait il y a plus d'un siècle que la pauvreté était la seule chose que le capitalisme ne pourrait jamais acheter en raison de son absence de valeur d'échange¹⁸, les tours guidés des favelas offerts par un nombre croissant d'agences de tourisme semblent avoir poussé l'idéologie néolibérale à son paroxysme, transformant la pauvreté même en objet de consommation.

La favela touristique et consommable est ainsi mise en valeur par les agences de voyages depuis les années 1990, mais surtout depuis le début du 21^e siècle, en tant que destination touristique hors pair pour découvrir le « vrai » Brésil¹⁹. Ce « musée à ciel ouvert²⁰ » prêt à être exposé au regard international – pour reprendre l'analogie de la professeure de littérature comparée Beatriz Jaguaribe – serait d'une certaine façon symptomatique de la société du spectacle décrite par l'essayiste Guy Debord²¹, qui s'inquiétait déjà en 1967 de la marchandisation des expériences humaines. La porte ouverte au tourisme dans les favelas serait susceptible de fournir les arguments économiques nécessaires à la ville de Rio pour mettre fin

à son discours biopolitique de la favela comme menace sanitaire et morale. Par conséquent, après avoir été stigmatisée pendant près d'un siècle, la favela pourrait bien se voir octroyer ironiquement d'ici quelques années une place de choix dans les circuits touristiques et sur les cartes postales de Rio, au même titre que le « Pain de sucre » et le « Christ rédempteur ».

L'acceptation et la valorisation des favelas par l'État brésilien sont cependant loin d'être complètement gagnées. En effet, le regard international braqué sur la métropole brésilienne en raison de la tenue récente de mégaévénements politiques et sportifs internationaux à Rio de Janeiro – tels que la Conférence des Nations Unies sur le développement durable (Rio+20) en 2012, les Journées mondiales de la jeunesse et la Coupe des confédérations en 2013, la Coupe du monde de football en 2014 et les Jeux olympiques d'été en août 2016 – a mené à un certain recul dans les plus récentes politiques d'acceptation des favelas²². L'État brésilien, dans un nouveau plan de restructuration également influencé par la spéculation immobilière, a renoué pour l'occasion avec ses campagnes de relocalisation des habitants de certaines favelas situées près du centre-ville et des installations sportives, forçant le départ de nombreuses familles²³. Alors que la métropole brésilienne est plus que jamais sous les projecteurs, la question de la représentation des favelas de Rio de Janeiro et des politiques étatiques qui les concernent demeure brûlante d'actualité. Cancer grugeant le corps de Rio, solution originale aux problèmes urbains ou musée touristique consommable : quelle représentation de la favela dominera dans la décennie suivant les Jeux olympiques de 2016? ©



Photo : dmitry_islentev / Shutterstock.com

RÉFÉRENCES

- ¹ Berenstein-Jacques, P. (2001). *Les favelas de Rio : un enjeu culturel*. Paris, France : L'Harmattan.
- ² Perlman, J. E. (2007). Marginality from myth to reality: The Favelas of Rio de Janeiro 1968-2005. Dans The Mega-Cities Project. Repéré à <http://www.megacitiesproject.org/>
- ³ Davis, M. (2006). *Planet of Slums*. Londres, Royaume-Uni : Verso.
- ⁴ Reyes Novaes, A. (2014). Favelas and the divided city: Mapping silences and calculations in Rio de Janeiro's journalistic cartography. *Social & Cultural Geography*, 15(2), 201-225.
- ⁵ Alfred Agache cité dans Berenstein-Jacques, *op. cit.*, p. 43. Les italiques sont de Berenstein-Jacques.
- ⁶ Collin-Desrosiers, H. (2010). *Une urbanisation de corps et d'esprit : sécurité, civilisation et rendement dans une favela de Rio de Janeiro* (Mémoire de maîtrise). Université de Montréal. Repéré à <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/2941/browse;jsessionid=BC34DDE77581648E402577AE9F8116FC?value=Collin-Desrosiers%2C+Hugo&type=author>, p. 20.
- ⁷ Foucault, M. (1997 [1976]). Classe du 17 mars 1976. « Il faut défendre la société ». *Cours au Collège de France, 1975-1976*. Paris, France : Gallimard.
- ⁸ Esposito, R. (2005). *Immunitas. Protección y negación de la vida* [Immunitas. Protection et négation de la vie]. Buenos Aires, Argentine : Amorrortu, p. 162.
- ⁹ Esposito, R. (2008). *Bíos. Biopolitics and Philosophy*. Minneapolis, Minn. : University of Minnesota Press, p. 116.
- ¹⁰ Valladares, L. (2006). *La favela d'un siècle à l'autre*. Paris, France : Maison des sciences de l'homme.
- ¹¹ Berenstein-Jacques, *op. cit.*, p. 31.
- ¹² Meier, R. (1975). *La pauvreté dans les grandes villes*. Lausanne, Suisse : Gramont, p. 44.
- ¹³ Esposito, R. (2008). *Communauté, immunité, biopolitique*. Paris, France : Les Prairies ordinaires.
- ¹⁴ Berenstein-Jacques, *op. cit.*
- ¹⁵ Perlman, *op. cit.*
- ¹⁶ Freire-Medeiros, B. (2013). *Touring Poverty*. Londres, Royaume-Uni : Routledge, p. 26.
- ¹⁷ Berenstein-Jacques, *op. cit.*
- ¹⁸ Karl Marx cité dans *ibid.*
- ¹⁹ Freire-Medeiros, *op. cit.*
- ²⁰ Jaguaribe, B. (2004). Favelas and the aesthetics of realism: Representations in film and literature. *Journal of Latin American Cultural Studies: Travesia*, 13(3), p. 344.
- ²¹ Debord, G. (1992 [1967]). *La société du spectacle*. Paris, France : Gallimard.
- ²² Cocco, G. (2010). Devenir ville des favelas. *Multitudes*, 43(4), 60-68.
- ²³ *Ibid.*
- Ninnin, J. (2014). Le rêve carioca : entre planification urbaine et déplacements forcés de population. *L'espace politique*, 22(1), 1-17.